

4
L E S

CI-DEVANT ROSIÈRES,

O U

TRENTE ANS D'ABSENCE,
COMÉDIE VILLAGEOISE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. BRAZIER et DU MERSAN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR
LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 1^{er}. MARS 1817.

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 25 CENT.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ M^{lle}. HUET-MASSON, Libraire, rue St.-Honoré, n^o. 204,
maison du Bureau de Tabac de la Civette, Place du Palais-
Royal, au 2^{me}., vis-à-vis le Café de la Régence.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

M. DE FLORICOUR , Seigneur du Village ,		M. Dubois.
LE MAGISTER,		M. Potier.
THIBAUT, } L'UBIN, } PIERROT, } MATHURIN, }	vieux Paysans.	{ <i>Blondin.</i> <i>Lefèvre.</i> <i>Odry.</i> <i>Fleury.</i>
CATEAU, } GOTHON, } MARGOT, } LOUISON, }	vieilles Paysannes.	{ <i>Barroyer.</i> <i>Vautrin.</i> <i>Gonthier.</i> <i>Picot.</i>
LISE, } CLAUDINE, } BABET, } FANCHETTE, }	jeunes Paysannes.	{ <i>Pauline.</i> <i>Aldegonde.</i> <i>Adèle.</i> <i>Sophie.</i>
JUSTIN, } BASTIEN, } MARCEL, } BLAISE, }	jeunes Paysans.	{ <i>Verner.</i> <i>Léonard.</i> <i>Legrand.</i> <i>Georges.</i>
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.		

La Scène est dans un Village.

Nota. Dans les villes où l'on n'a pas une troupe assez nombreuse, on peut réduire à trois ou à deux, les acteurs parlans de chaque quadrille, et en remplacer un ou deux par autant de figurans, en reportant ce qu'ils auraient à dire sur les rôles principaux. De cette manière, les tableaux qui font la partie essentielle de cet ouvrage ne seront pas détruits, et on aura plus de facilité pour monter la pièce.

LES
CI-DEVANT ROSIÈRES,
OU
TRENTE ANS D'ABSENCE.

Le Théâtre représente la Place du Village; d'un côté est la Fontaine; des deux côtés, les Maisons des quatre vieilles Rosières.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISE, CLAUDINE, BABET, FANCHETTE.

(*Lise file au rouet, Claudine bat le beurre, Babet lave à la fontaine, Fanchette marque un caneoas.*)

TOUTES LES QUATRE.

AIR : *Walse de Mozart.*

Travaillons,

N'ayons

Pas de paresse;

D'la jeunesse

L'travail est bien

L'soutien.

LISE.

AIR : *Le premier pas.*

En attendant, aux champs comme à la ville,

Fille à l'hymen doit penser sagement;

Où dit qu'il faut que femme soit docile.

J'ai pas encor de mari; mais je file.

En attendant.

CHOEUR.

Travaillons, etc.

CLAUDINE.

Même air.

En attendant que l'hymen sonne l'heure

Où le mari cesserait d'être amant,

S'il voulait fair' le maître en ma demeure,

J'Py f'rais sentir... Battons toujours not' beurre

En attendant.

CHOEUR,

Travaillons, etc.

A 2

LES CI-DEVANT ROSIERES,

LISE.

Je suis lasse de travailler.

CLAUDINE.

J'ai les bras cassés.

BABET.

Je n'ai plus de courage.

FANCHETTE.

Ni moi non plus.

LISE.

Encore si nous travaillions pour nous !

AIR : *Voulant par ses œuvres.*

Quand on travaill' pour son ménage ,
On a sûr'ment bien plus d'ardeur.

BABET.

Que l'on doit avoir de courage !

CLAUDINE.

Que l'on doit travailler d'bon cœur !

LISE.

Ah ! que je serais satisfaite !
Que ce jour-là doit être beau !
J'voudrais en être à mon trousseau.

FANCHETTE.

J'voudrais en être à ma layette.

LISE.

Oui ; mais nous avons le temps d'attendre.

CLAUDINE.

Avons-nous du malheur , de demeurer dans un village où
il y a si peu de jeunes garçons.

BABET.

Les uns sont engagés....

FANCHETTE.

Les autres sont placés à Paris.

LISE.

Ceux qui sont restés sont de grands dadais !....

CLAUDINE.

On dit que ce n'était pas comme ça autrefois.

BABET.

Du temps de ce seigneur dont ma tante nous a conté l'histoire.

FANCHETTE.

Qui était si bon , et qui mariait les filles ?..

LISE.

Oui , et qui leur donnait des dots.

CLAUDINE.

Il avait fondé une fête qui avait lieu tous les ans , où l'on couronnait la plus sage.

BABET.

Que l'on nommait Rosière.

FANCHETTE.

Est-ce qu'on en trouvait une tous les ans ?

LISE.

Ce n'était pas comme à présent !

CLAUDINE.

Où est-il ce bon seigneur ?

BABET.

Il est parti il y a trente ans.

FANCHETTE.

Ma mère l'a connu !

LISE.

Ah ! s'il pouvait revenir , nous aurions l'espérance de nous marier.

CLAUDINE.

Avec qui ? avec les vieux paysans qui demeurent dans ce village.

BABET.

C'est ça qu'ils sont gentils !

CLAUDINE.

Ils sont bien assortis avec ces vieilles folles qui font encore les coquettes.

BABET.

Oui , ma tante Cateau qui demeure là.

LISE.

Et ma vieille cousine Gothon , qui m'en veut de ce que j'ai trente ans de moins qu'elle.

TOUTES , *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

CLAUDINE.

Elles ont juré qu'elles seraient mariées avant nous.

CLAUDINE.

Tiens, v'là les vieux.

FANCHETTE.

Quand on parle du loup.....

SCENE II.

LES MÊMES, THIBAUT, PIERROT, MATHURIN,
LUBIN, *portant leurs outils.*

TOUS QUATRE.

AIR: *Le fils à Guillaume.*

Allons à l'ouvrage
Toujours gais, chantans,
Contens.

J'somm', malgré not' âge,
D'assez bons
Lurons.

THIBAUT.

J'aim' la chansonnette.

PIERROT.

J'aime la fillette.

LUBIN.

J'aime la goquette.

MATHURIN.

Et moi j'ai tous
Vos goûts.

THIBAUT.

J'sis gai dans l'fond d'l'âme.

PIERROT.

J'ris quand j'vois un' femme.

LUBIN.

Moi, quaud l'vin m'réclame.

MATHURIN.

J'ris moi
De tout c'que j'voi.

ENSEMBLE.

Allons à l'ouvrage, etc.

PIERROT.

Bonjour, les jeunes filles.

LISE.

Bonjour, les vieux garçons!

LUBIN.

Vieux! ça vous plaît à dire.

COMEDIE.

CLAUDINE.

Ça ne nous plaît pas à voir.

THIBAUT.

Ah! si vous nous aviez vus dans not' temps!

BABET.

J'aime autant ne pas vous avoir vus!

MATHURIN.

Je crois qu'all' se mocquent d'nous.

FANCHETTE.

Le grand malheur!

LISE.

Faut-il pas rire?

CLAUDINE.

S'amuser.

BABET.

Passer l' temps.

LISE.

Vous l'avez bien passé, vous autres.

THIBAUT.

Oh! les bonnes espiègles....

PIERROT.

Faut les embrasser.

LUBIN.

Bien pensé.

MATHURIN.

Ça nous fera rire.

LES QUATRE FILLETES.

Laissez-nous, laissez-nous.

SCENE III.

LES MEMES, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que je vois? qui est-ce qui fait des folies? qui est-ce qui outrage les mœurs? Messieurs, jeux de mains, jeux de vilains.

PIERROT.

Ça n'est pas pour moi que vous dites ça.

LE MAGISTER.

Pour toi comme pour les autres!

LISE.

Vous voyez, M. le magister, que nous nous défendions.

LE MAGISTER.

Heureusement que ce n'était pas difficile.

THIBAUT.

Qu'est-ce que vous entendez par là, M. le Magister.

LE MAGISTER.

Mes amis..... Je m'entends, et ça suffit.

PIERROT.

On ne voulait pas leur faire de mal.

LE MAGISTER.

Vous faites ici les folichons, c'est tout simple, quoique vous ne soyez pas tout à fait des enfans.... mais vous êtes les plus anciens du village, et comme tels, vous avez le droit de folâtrer, de rire, de faire des niches. C'est un droit qui vous est acquis par le temps, par un long exercice; il y a prescription, je n'ai rien à dire: mais si vous êtes les espiègles de l'endroit, vous en êtes aussi les notables, et comme tels, j'ai à vous consulter sur une affaire assez importante. Il s'agit... (*Il aperçoit les jeunes filles.*) Ah! jeunes filles, vous ne pouvez pas rester là.

LISE.

Pourquoi ça, M. le magister?

LE MAGISTER.

Parce qu'il s'agit de choses que vous ne devez pas savoir.

AIR : Vaudeville de l'Intrigue sur les toits.

Pour l'instant, je ne puis rien dire;
C'est un grand secret entre nous
Comme il ne faut pas qu'il transpire,
Jeunes filles, retirez-vous.

LISE.

Comment donc, de nous l'on se cache?

LE MAGISTER.

Oui; mais sitôt que ja voudrai
Que tout le village le sache,
Alors, je vous rappellerai.

LISE.

Ça suffit.. Venez, mes bonnes amies. (*Bas*). Tenons-nous tout près d'ici et écoutons.

CLAUDINE.

La bonne idée!

COMÉDIE.

BABET.

Excellente! (*Haut.*) Adieu, M. le magister.....

FANCHETTE, *bas à Lise.*

Nous allons revenir.

LE MAGISTER, *les renvoyant tout à fait.*

Eh bien! on se cache.... Voulez-vous bien vous en aller....
Hum! (*Les jeunes filles sortent.*)

SCÈNE IV.

LE MAGISTER, LES QUATRE VIEUX.

LE MAGISTER.

Ah ça! vous êtes là quatre bonnes têtes; mais j'en ai besoin de quatre autres.

THIBAUT.

Où en trouverez-vous quatre qui vailent les nôtres?

MATHURIN.

Qui ayons pus de cervelle!

LUBIN.

Le vin porte conseil: si nous prenons des adjoints, que ce soient quatre bouteilles de vieux bourgogne....

LE MAGISTER.

Laisse donc, Lubin; tu ne penses qu'à boire. Je veux aussi consulter sur l'affaire en question, les quatre femmes les plus expérimentées du village.

PIERROT.

En ce cas, vous allez appeler nos anciennes.

THIBAUT.

Nos bergères!

MATHURIN.

Que nous devons épouser il y a trente ans.

LUBIN.

Et qui nous boudent depuis ce temps-là.

THIBAUT.

Je ne nous soucions pas de nous trouver avec elles.

PIERROT.

Ni moi non plus!

LUBIN.

Je me moque d'elles comme de quatre bouteilles vides.

LE MAGISTER.

Vous n'avez pas toujours dit ça. Et si elles avaient eu une dot..... Mais elles n'avaient qu'une rose..... Au surplus, comme cette affaire là les regarde plus que vous, que je ne vous retienne pas.... Allez.

THIBAUT.

Et ce que vous vouliez nous dire?

LE MAGISTER.

C'est comme non avenue.

PIERROT.

Mais encore, M. le magister....

LE MAGISTER.

Allons, allons, point de réplique!

AIR : J'ons un curé patriote.

Allez vite à votre ouvrage ;
Entre nous cela suffit.
Surtout point de bavardage,
Prenez que je n'ai rien dit.

TOUS QUATRE.

Si c'est là le grand secret
Qu'il disait qu'il nous cont'rait,
J'urons bien

(bis.)

Que personne n'en saura rien.

TOUS.

Si c'est là, etc.

(Ils sortent.)

S C E N E V.

LE MAGISTER, ensuite les QUATRE VIEILLES.

LE MAGISTER.

Que ces villageois agrestes sont rustiques ! mais ne perdons pas la tête ; exécutons les ordres de monseigneur, appelons nos voisins. *(Il frappe à une porte.)* Gateau, mademoiselle Cateau.

GATEAU, en dedans.

On y va.

LE MAGISTER.

C'est bon ! *(Il frappe à une autre porte.)* Mademoiselle Gothon....

GOTHON.

Qui va là ?

LE MAGISTER.

Le magister !... venez ici... (*Il va à une autre porte.*) Mademoiselle Margot.

MARGOT.

Qu'est-ce qui appelle ?

LE MAGISTER.

C'est moi , sortez... (*Il va à une autre porte.*) Mademoiselle Louison... venez ici , ma petite.

LOUISON.

Je suis à vous... (*Elles paraissent.*)

CATEAU.

Qu'y a-t il , M. le magister ?

LE MAGISTER.

Il y a , que je vais vous annoncer une nouvelle qui vous fera plaisir , ma chère Cateau.

GOTHON.

Et à moi aussi ?

LE MAGISTER.

A tout le monde , mademoiselle Gothon.

MARGOT.

Qu'est-ce que ça peut être ?

LE MAGISTER.

Devinez , Margot.

LOUISON.

J'sommes curieuse.

LE MAGISTER.

Je sais cela , petite Louison. (*Il lui prend le menton.*) C'est mon espiègle , celle-là...

CATEAU.

Parlez donc vite.

LE MAGISTER.

Apprenez , mes enfans , le retour de quelqu'un que vous aimez toutes.

CATEAU.

Quelqu'un que nous aimons !...

GOTHON.

Serait-ce ce pauvre l'Espérance , qui devait m'épouser l'année que je fus Rosière , et qui partit pour la milice ?

12 LES CI-DEVANT ROSIÈRES,

LE MAGISTER.

Non, vous savez bien qu'il fut tué à Gibraltar, il n'y a plus d'esperance.

MARGOT.

Je ne devine pas.

LOUISON.

Serait-ce ce joli jeune homme qui me fit une déclaration d'amour, il y a vingt-sept ans, le jour que je reçus la rose ?

LE MAGISTER.

Il paraît que vous avez bonne mémoire.

CATEAU.

Si vous en avez, monsieur le magister, de la mémoire, vous devez vous souvenir que nous fûmes couronnées toutes les quatre, pendant quatre années consécutives; vous vous en souvenez, monsieur le magister ?

LE MAGISTER.

Parbleu, si je m'en souviens. C'est vous, Cateau, qui ouvrites la marche. Vous eûtes la rose l'année du grand hiver...

GOTHON.

Et ce fut après nous avoir donné la rose, que l'on cessa d'en donner dans le village.

LE MAGISTER.

Cela devait être. Cette fête avait été instituée par le grand-père de monsieur de Floricour, seigneur de ce pays. Son fils fut obligé de partir pour la guerre d'Amérique, l'année même de son avènement à la seigneurie.

CATEAU.

Il y a trente ans de cela.

LE MAGISTER.

Il avait fondé une dot de 1200 fr. pour chaque Rosière.

CATEAU.

Nous eûmes la rose, et nous n'eûmes pas la dot.

LE MAGISTER.

Ça ne fut pas la faute de ce jeune seigneur, il était absent; et la guerre d'Amérique était plus pressée que vous...

GOTHON.

Oui; mais c'est la cause que nous sommes restées filles, nos galans se souciaient moins de la rose que de la dot!

LE MAGISTER.

Eh bien! mes bonnes amies, le mal va être réparé. Voyez

cette lettre , elle est de monseigneur ; il est à Paris depuis un mois ; ses équipages et sa suite sont arrivés au château hier au soir . il sera ici ce matin ; il m'a fait l'honneur de me l'écrire ; il veut signaler son retour par une fête éclatante , et par quatre mariages. *Nota bene* qu'il rétablit l'institution des Rosières , et que cette fois , il les dotera.... J'ai pensé à vous , vous avez votre droit d'ancienneté...

CATEAU.

Vive monseigneur !

LES TROIS AUTRES.

Vive monseigneur !

LE MAGISTER,

AIR : Tenez , moi je suis un bonhomme.

Oui , vous avez été Rosières ,
Et n'avez point reçu la dot ;
Monseigneur revient dans ses terres ,
Réclamez toutes votre lot.
Roses et dots étaient en friche ,
Les intérêts en sont sacrés ;
Chacune de vous sera riche ,
Si vous touchez vos arriérés.

CATEAU.

Thibaut va se repentir de m'avoir délaissée.

GOTHON.

Mon Lubin va se mordre les doigts de m'avoir été infidèle.

MARGOT.

Mon Pierrot va redevenir amoureux.

LOUISON.

Je tiendrai rigueur à Mathurin.

LE MAGISTER.

Rentrez , vous serez averties par le tambour du village.

CATEAU.

Venez chez moi , j'ai quelques instructions à vous donner.

LOUISON,

AIR de la Rosière.

Quel beau jour se dispose !

GOTHON.

Qu'il promet de douceur !

TOUTES.

Qu'il promet de douceur !

AIR du partage de la richesse.

Pour mon cœur, il est doux de croire
 Qu'on m'a toujours aimé dans ce pays ;
 Et comme j'ai bonne mémoire,
 Je ferai tout pour mes anciens amis.
 A soulager le poids de leur souffrance
 Je m'appliquerai chaque jour ;
 Et s'ils ont pleuré mon absence,
 Je veux qu'ils chantent mon retour.

Ah ça ! avez-vous compris mes intentions ?... Je vous les ai expliquées dans ma lettre ?

LE MAGISTER.

Monseigneur ne me suppose pas assez bête....

LE SEIGNEUR.

Je ne suppose rien.

LE MAGISTER.

Moi, chef des institutions primaires de la commune, je dois savoir lire une lettre et la comprendre.

LE SEIGNEUR.

Voici le fait. J'ai été suivi dans mes voyages, par des gens affidés, de vieux serviteurs dont l'amitié, le dévouement me seront toujours chers ; leurs enfans sont avec moi, je ne veux pas qu'ils me quittent ; je les ramène dans ce village, où je veux finir mes jours, et...

LE MAGISTER.

Et monseigneur veut les mettre à l'école chez moi : monseigneur peut être sûr que leur jeunesse est en bonnes mains, et que...

LE SEIGNEUR.

Ce n'est pas cela, ils ont vingt ans.

LE MAGISTER.

Tant mieux, ils en auraient trente, quarante, on n'en sait jamais trop, je le prouve tous les jours dans ma classe.

LE SEIGNEUR.

Voulez-vous m'écouter ?

LE MAGISTER.

De toutes mes oreilles.

LE SEIGNEUR.

Je veux les marier, pour les fixer ici. Trouvez-moi quatre filles sages, vertueuses ; et comme je veux rétablir dans mes domaines l'institution des Rosières...

LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

J'ai lu la lettre de monseigneur.

LE SEIGNEUR.

Choisissez-m'en quatre que je doterai, et qui épouseront mes protégés.

LE MAGISTER.

Quatre Rosières ; j'ai votre affaire. Cinq, ça ne serait pas aussi facile.

LE SEIGNEUR.

Je ne vous en demande pas cinq.

LE MAGISTER.

Non, c'est quatre.

LE SEIGNEUR.

Je veux que l'opinion publique soit bien prononcée sur leur compte.

LE MAGISTER.

Sans doute, monseigneur veut des Rosières un peu faites... J'en ai de parfaites.

LE SEIGNEUR.

Je m'en rapporte à vous ; les jeunes gens me suivent, ils savent mes intentions, je vais vous les adresser ; tâchez de les faire trouver ensemble ; s'ils se plaisent, s'ils se conviennent, nous terminerons l'affaire promptement ; et leur mariage sera la plus belle fête que je puisse désirer pour mon retour.

LE MAGISTER.

Envoyez-les-moi, monseigneur ; fiez-vous à mon adresse et à mon intelligence.

LE SEIGNEUR!

Je retourne au château ; au revoir, magister.

LE MAGISTER.

J'irai rendre compte à monseigneur du succès de mes soins.

LE SEIGNEUR.

AIR : *Non, non, pas de chansons.*

Bien, bien, cher

Magister ;

Pour cette affaire,

Je vous laisse faire.

B

LE MAGISTER.

Vous recevrez la rose
Des mains de monseigneur.

TOUTES.

Nous recevrons la rose
Des mains de monseigneur.

TOUTES.

AIR : *Quel plaisir* (des Gardes marines.)

C'est charmant !
Pour nous quel heureux moment !
Bientôt par des mariages ,
Nous punirons nos volages.
La fortune et le plaisir
Vont toutes nous rajeunir,
(*Elles sortent en dansant.*)

S C E N E V I.

LE MAGISTER , *seul.*

Sont-elles folles !... la fortune va les rajeunir ! Ce n'est pas l'embarras, vous me direz, la fortune fait des miracles... Je les ai connues aimables, moi, en 85 !... Cette petite Lotison m'a tenu au cœur, elle était jolie... mais c'est fini... Occupons-nous de notre affaire, afin de pouvoir rendre compte à monseigneur, dès qu'il arrivera. Qu'est-ce que je vois là-bas ? un monsieur qui sort du château, qui traverse l'avenue ; il vient droit à moi... serait-il de la compagnie de monseigneur ?

S C E N E V I I.

LE MAGISTER, LE SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR.

Dites-moi, mon ami, pourriez-vous m'indiquer la demeure du magister de ce village ?

LE MAGISTER.

Il serait difficile que quelqu'un vous l'indiquât mieux que moi... Que lui voulez-vous au magister ?

LE SEIGNEUR.

Vous êtes curieux, mon ami.

LE MAGISTER.

Avez-vous un petit enfant à mettre à l'école , car je ne suppose pas que ce soit vous....

LE SEIGNEUR.

Et moi , je crois ne pas me tromper , seriez-vous le savant , le respectable M. Patoche ?

LE MAGISTER.

Patoche à votre service ; vous y avez la main. C'est moi.

LE SEIGNEUR.

J'aurais dû m'en douter.

LE MAGISTER.

Puis je savoir à qui j'ai l'honneur....

LE SEIGNEUR.

Vous ne me reconnaissez pas ?

LE MAGISTER.

Non , le diable m'emporte.

LE SEIGNEUR.

Je suis donc bien changé ?

LE MAGISTER.

Je ne vous dirai pas , puisque...

LE SEIGNEUR.

Au fait , les fatigues de la guerre , trente ans d'absence..

LE MAGISTER.

Trente ans... ah ! ah ! attendez donc... trente et trente font soixante... c'est ça. Seriez-vous ce jeune et aimable monsieur de Floricour , ce sémillant seigneur ?

LE SEIGNEUR.

C'est moi-même.

LE MAGISTER.

Vrai ; ah ! je ne vous aurais pas reconnu... Monseigneur , permettez , d'après cela , que le respect , la considération...

LE SEIGNEUR.

Brisons là.

LE MAGISTER.

Mais , monseigneur , vous êtes donc arrivé hier ?... Pourquoi nous surprendre ainsi ? j'allais vous préparer une réception , une fête.

LE SEIGNEUR.

Je ne vous empêche pas de me la donner , c'en est une pour moi , de me retrouver parmi vous.

LES CI-DEVANT ROSIÈRES,

Bien , bien , cher Magister.
 Que vos talens doivent vous rendre fier !
 Je prétends donner
 Un bal, un dîner.
 Vous dans'rez ?

LE MAGISTER.
 Du tout.

LE SEIGNEUR.
 Vous mang'rez ?

LE MAGISTER.
 Beaucoup.

LE SEIGNEUR.
 Je veux des couplets.

LE MAGISTER.
 Monseigneur , j'en fais.

LE SEIGNEUR.
 Les faites-vous bons ?

LE MAGISTER.
 Je les fais très-longs.

LE SEIGNEUR.
 Bien , bien , cher , etc.

ENSEMBLE.

LE MAGISTER.
 Je suis bon magister.
 Pour cette affaire ,
 On peut me laisser faire ,
 Je suis bon magister.
 De mes talens j'ai le droit d'être fier.

(*Le Seigneur sort.*)

SCÈNE VIII.

LE MAGISTER, *seul.*

Ce brave homme ! il veut signaler son retour par des bien-faits. Voilà la véritable grandeur !... Je voudrais être grand seigneur pour pouvoir donner..... donner serait ma passion ; malheureusement ma position ne me le permet pas. Je suis maître d'école.... et je donne le fouet aux marmots. Chacun fait ce qu'il peut dans ce monde.

SCÈNE IX.

LE MAGISTER, JUSTIN, BASTIEN, MARCEL,
BLAISE.

LE MAGISTER, *apercevant les jeunes gens.*

Ah ! voilà quatre jeunes individus.... ce sont sans doute les protégés de monseigneur. (*Il les salue.*) Approchez ; jeunes gens.... Je sais, je sais. (*A part.*) Hé ! jolis garçons, ma foi. (*Haut.*) Hé bien.... mes jeunes amis, je vais tâcher de justifier la confiance de monseigneur, et de remplir ses bonnes intentions à votre égard.

LES QUATRE JEUNES GENS.

AIR : *J'arrivons de not' village.*

Nous arrivons au village
Pour y trouver fille sage.
Nous voilà, nous voilà
Tous quatre là !
Mettez-nous en ménage,
Nous voilà !

(*4 fois.*)

JUSTIN.

J'aime, entre nous,
Un œil bien doux.

BASTIEN.

Moi, j'aime une taille légère.

MARCEL.

Je ne crains point
Trop d'embonpoint.

LE MAGISTER.

Mes bons amis, j'ai votre affaire.

(*bis.*)

TOUS QUATRE.

Nous arrivons au village, etc.

LE MAGISTER.

Ils arrivent au village
Pour y trouver fille sage ;
Les voilà, les voilà
Tous quatre là !
Je les mets en ménage.

ENSEMBLE.

B 2

LES CI-DEVANT ROSIÈRES,

JUSTIN.

Monseigneur veut nous fixer près de lui ; et quand on a un bon maître...

LE MAGISTER.

Il ne faut pas en changer, c'est ce que je dis tous les jours à mes écoliers.

BASTIEN.

Dites-nous, M. le magister, sont-elles jolies les filles de votre village ?

LE MAGISTER.

Je crois bien, ce pays-ci a toujours été renommé pour les jolies filles.... L'air est bon, le sang beau ; c'est étonnant comme la beauté s'y conserve.

JUSTIN.

Il y a des pays comme cela.

BASTIEN.

La France, surtout.

AIR : *Vaudeville d'Irons nous à Paris.*

Nous arrivons du Nouveau-Monde,
En désirant notre pays.

Par les beautés dont le climat abonde,
Nos cœurs n'ont jamais été pris.
Ah ! d'aimer nous serions bien aises !

Cet espoir nous luit en ce jour.
Oui, allons voir des Françaises,
Nous allons connaître l'amour.

TOUS.

Nous allons connaître l'amour.

LE MAGISTER.

Oui, il faut faire connaissance avec cet enfant malin.

JUSTIN.

Et pour la sagesse, dites-nous donc, M. le magister !

LE MAGISTER.

Oh ! pour la sagesse ! nous nous y connaissons. Nous ferions plutôt attendre une jeune fille vingt ans, que de la couronner sans être certain de sa moralité.

BASTIEN.

Vous nous enchantez.

JUSTIN.

Je suis persuadé que nous n'aurons pas de peine à aimer celles que vous nous présenterez.

LE MAGISTER.

C'est-à-dire... Si ! Vous aurez peut-être de la peine ; car vous savez que les goûts...

JUSTIN.

Une fille jeune et sage a tant de moyens de plaire, que quand elle ne serait pas d'une beauté extraordinaire, elle aurait encore des droits....

LE MAGISTER.

Alors vous ne tenez pas à une beauté.....

BASTIEN.

Non, il ne faut pas être si difficile sur l'extérieur, quand on veut former un établissement solide.

LE MAGISTER.

Basé sur une estime réciproque.... (*A part.*) Ils pensent bien, ces jeunes gens. (*Passant au milieu d'eux.*) Eh bien ! jeunes et intéressans adeptes, vous aurez en partage une vertu éprouvée, vous aurez en partage une vertu constante, qui ne s'est démentie.... en aucune manière, depuis le jour où une couronne de roses en a été la preuve et la récompense. Restez là ; vous saurez bientôt à quoi vous en tenir. (*A part.*) J'espère que mes Rosières n'auront pas perdu pour attendre.

(*Il entre chez Cateau.*)

SCENE X.

JUSTIN, BASTIEN, MARCEL, BLAISE.

JUSTIN.

C'est avoir du bonheur.

BASTIEN.

Trouver un établissement avantageux.

JUSTIN.

Ne pas quitter monseigneur.

BASTIEN.

Avoir de bonnes dots!

JUSTIN.

Et des Rosières.

TOUS.

AIR : *Je vais revoir ce fils que j'aime* (de Camille.)

Ah ! je vais voir fille jolie,
 Je vais l'aimer à la folie ;
 Je vais l'aimer (bis.)
 Ah ! puissai-je aussi la charmer !

AIR : *Vaudeville de Gargantua.*

Quand l'amour engage
 Un cœur,
 Gai, gai, vive l'mariage !
 Quand l'amour engage
 Un cœur,
 Gai, gai, c'est le vrai bonheur !

JUSTIN.

Moi, je prendrai la plus friponne.

MARCEL.

La plus tendre me charmera.

BLAISE.

Moi, je prendrai la plus mignonne.

BASTIEN.

Et moi, celle qui restera !...

TOUS.

Quand l'amour, etc.

S C E N E X I.

LES MEMES, LE MAGISTER *amenant* LES QUATRE
VIEILLES.LE MAGISTER, *aux Vieilles.*

Venez, venez, et tâchez que le premier coup-d'œil soit à
 votre avantage. (*Aux jeunes gens.*) Je vais m'occuper un ins-
 tant des préparatifs de la fête. Les voici, je ne veux pas vous
 gêner, je vous laisse. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LES QUATRE JEUNES GENS *d'un côté*, les QUATRE VIEILLES *sortent de chez Cateau.*

LES JEUNES GENS, *les apercevant.*

AIR *du duo du Prisonnier.*

O ciel ! en croirais-je mes yeux !
C'est une erreur, grands dieux !

LES VIEILLES.

Qu'avez-vous donc
Qui vous transporte ?

LES JEUNES GENS, *à part.*

Quoi ! de la sorte
Nous jouerait-on ?

CATEAU, *prenant un air ingénu.*

AIR : *Je crains de lui parler la nuit.*

Hélas ! nous tremblons devant vous.

GOTHON.

Beaux jeunes gens, rassurez-vous.

MARGOT.

Nous sommes si naïves.

LOUISON.

Nous sommes si craintives.

ENSEMBLE.

Hélas ! je n'sais pourquoi
Je sens mon cœur qui bat de plaisir et d'effroi.

LES JEUNES GENS.

Ciel ! ces vieilles naïves,
Tremblantes et craintives ;
Ah ! je sais bien pourquoi
Je sens mon cœur qui bat et de crainte et d'effroi.

CATEAU.

Je crois qu'ils nous ont assez vues ; venez chez moi, et préparons-nous à porter les derniers coups.

(*Les quatre vieilles rentrent chez Cateau, après avoir fait une révérence aux jeunes gens.*)

S C E N E X I I I.

JUSTIN , BASTIEN , MARCEL , BLAISE.

JUSTIN.

Dis donc , Bastien ?

BASTIEN.

Eh bien ! Justin ?

MARCEL.

Est-ce que M. le magister se moque de nous ?

JUSTIN.

Ce sont des Rosières du siècle passé.

BASTIEN.

Qu'allons-nous faire ?

MARCEL.

C'est embarrassant.

JUSTIN.

Il faut dire à monseigneur !...

BASTIEN.

Que lui dire ? tu sais comme il est entier dans ses volontés

JUSTIN.

Nous avons accepté ses propositions...

MARCEL.

Il dira que nous voulons le quitter...

BLAISE.

Ah ! mon dieu , le voilà.

BASTIEN.

Parle-lui , toi , Justin , tu es le plus hardi.

S C E N E X I V.

LES MEMES , LE SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR.

Eh bien ! mes amis , êtes-vous contents ?

TOUS.

Monseigneur

LE SEIGNEUR.

Avez-vous vu les Rosières ?

TOUS.

Oui, monseigneur.

LE SEIGNEUR.

Et comment les trouvez-vous ?

TOUS.

Ah ! monseigneur !

LE SEIGNEUR.

Le magister est un homme prudent, il m'en a répondu...
 Vous allez me les présenter, n'est-ce pas ?

BASTIEN, à Justin.

Parle donc.

JUSTIN.

Monseigneur... promettez-nous de ne pas vous fâcher.

LE SEIGNEUR.

Et pourquoi donc me fâcher ?

BASTIEN.

C'est que...

LE SEIGNEUR.

Expliquez-vous.

JUSTIN.

Pour la première fois, nous avons de la peine à vous
 obéir.

LE SEIGNEUR.

Comment ?

JUSTIN.

Nous sommes encore bien jeunes pour nous marier.

LE SEIGNEUR.

Le choix du magister ne vous plairait-il pas ?...

AIR : *Quoi, ma voisine, es-tu fâchée ?*

Vous avez vu vos prétendues ?

TOUS.

Oui, monseigneur.

LE SEIGNEUR.

Les trouvez-vous trop ingénues ?

TOUS.

Non, monseigneur.

LE SEIGNEUR.

Sont-elles douces et polies ?

TOUS.

Oui, monseigneur.

LE SEIGNEUR.

Seraient-elles trop étourdies.

TOUS.

Non, monseigneur.

LE SEIGNEUR.

Vous avez l'air tout embarrassé... peut-être avez-vous dans le cœur quelque inclination ; ne soyez nullement inquiets, je ne veux pas vous contraindre. Mais comme je tiens à marier mes Rosières, et que je veux faire de cette cérémonie la fête de mon retour, je vais charger le magister de choisir dans le village quatre garçons honnêtes, vertueux, que je doterai, et qui les épouseront... Allez, allez.

LES JEUNES GENS.

Vive monseigneur !

AIR : *Allons, voisine, allons voisin.*

Ah ! quel bonheur, ah ! quel plaisir !
De ce mariage on nous délivre ;
Gaiement nous allons vivre,
En attendant l'instant d'choisir.

(*Ils sortent gaiement, sur la ritournelle. Le magister arrive, les regarde et bat la mesure en riant.*)

S C E N E X V.

LE SEIGNEUR, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Ils ont l'air enchanté ! c'est fort heureux !.. Monseigneur, tout s'apprête pour la fête...

LE SEIGNEUR.

Bien ; mais voilà des obstacles qui s'élèvent et qui vont la retarder... mes protégés ne veulent plus se marier !

LE MAGISTER.

C'est donc ça qu'ils s'en vont si gaiement.

LE SEIGNEUR.

Il faut trouver d'autres époux à vos Rosières.

LE MAGISTER.

Ah ! monseigneur , ça ne sera pas difficile , du moment que vous les dotez...

LE SEIGNEUR.

Certainement , je les dote , et je leur promets ma protection.

LE MAGISTER.

J'ai là-bas quatre garçons qui les ont aimées jadis ! mais qui , par une petite brouille , et surtout parce qu'il n'y avait pas de dot , sont restés *in statu quo*. Je vais leur faire part des intentions de monseigneur , et je ne doute pas qu'ils ne se raccommoient avec leurs amantes.

LE SEIGNEUR.

Comment , magister , elles avaient des inclinations , et vous vouliez leur faire épouser d'autres personnes !...

LE MAGISTER.

Ecoutez donc , monseigneur , pour vous obéir... mais je vais réparer ma faute ! J'y vais *currente calamo*. J'y vais ! j'y vais.
(*Il sort précipitamment.*)

LE SEIGNEUR , *seul*.

Le drôle de corps , que ce magister ! rien ne l'embarasse.

SCÈNE XVI.

LE SEIGNEUR. LISE. CLAUDINE, BABET,
FANCHETTE.

LE SEIGNEUR.

Quelles sont ces jeunes filles ? Ah ! ah ! je vois ce que c'est. (*Elles lui font de loin des révérences.*) Approchez , mes enfans , n'ayez pas peur.

TOUTES LES QUATRE.

AIR : *L'autre jour j'étais seulette* (de la Dot.)

Excusez si j'osons prendre
La liberté d'vous parler ;
Si vous daignez nous entendre ,
Not' chap'let va s'défiler.
Vous voyez que j'sommes jeunettes ,
On dit mêm' que j'somm's gentillettes ;

Cela se peut, j' n'en savons rien ;
 Mais c' que j' savons, foi de fillettes, t
 C'est qu'un mari nous irait bien.

LE SEIGNEUR.

Je le crois comme vous. (*A part.*) Mes protégés sont bien difficiles... ces jeunes filles me semblent fort aimables. (*Haut.*) Vous avez donc quelque chose de particulier à me dire à ce sujet?

LISE.

Monseigneur, nous avons appris vos bonnes intentions pour les filles de ce village...

AIR du comte Ory.

Vous voulez fair' des Rosières,
 Et leur donner des époux ;
 J' somm's ben ais's d'êtr' les premières
 A nous présenter à vous. (*bis.*)
 Si j' croyons certains présages,
 Ça nous portera bonheur. (*bis.*)

LE SEIGNEUR.

Vrai, vous êtes donc bien sages ?

LISE.

Tant qu'nous pouvons, monseigneur !

TOUTES QUATRE.

Tant qu'nous pouvons, monseigneur.

CLAUDINE.

Même air.

Un' fois dans le mariage,
 J'aimerons tant nos maris,
 Que nous serons, je le gage,
 Les meilleur's femmes du pays. (*bis.*)
 Nous deviendrons des modèles
 De tendresse et de douceur... (*bis.*)

LE SEIGNEUR.

Et vous serez bien fidèles ?

CLAUDINE.

Tant qu'nous pourrons, monseigneur !

TOUTES.

Tant qu' nous pourrons, monseigneur !

LE SEIGNEUR.

Ecoutez, mes bonnes petites, j'ai chargé le magister de vous trouver des maris; il m'a dit que rien n'était plus facile. Vous aurez une dot, soyez tranquilles...

LES JEUNES FILLES.

Ah ! le bon seigneur.

SCÈNE XVII.

LES MEMES, LE MAGISTER.

LE MAGISTER, *bas au Seigneur.*

Monseigneur, j'ai trouvé notre affaire, j'ai mes maris.

LE SEIGNEUR.

Ah ! bien, envoyez-les-moi.

LE MAGISTER.

Ils sont là.

LE SEIGNEUR.

Envoyez-les, vous dis-je, à ces jeunes filles, et s'ils se raccommoient, j'arrangerai tout cela.

LE MAGISTER, *étonné.*

Avec ces jeunes filles ?...

LE SEIGNEUR.

Oui, qu'avez-vous ? Pourquoi cet air étonné ?

LE MAGISTER.

Rien, je savais bien qu'ils s'étaient un peu chamailés avec ces jennesses ce matin, mais....

LE SEIGNEUR.

Mais, mais, ils se raccommoieront ; les jeunes filles sont très-bien disposées..... (*Aux jeunes filles.*) S'ils vous conviennent, à tantôt la fête, le mariage et la dot.

(*Il sort.*)

LE MAGISTER.

Au fait, il est le maître, et s'il veut marier celles-là.... Que m'importe ! Heureusement que je leur ai recommandé la toilette, et qu'ils ont une mise soignée, je dirai même coquette.....

SCÈNE XVIII.

LES MEMES, LES QUATRE VIEUX, *vêtus en Colins, avec une élégance ridicule.*

LE MAGISTER, *aux Vieux.*

Avancez ; voilà les femmes auxquelles monseigneur vous

ordonne de plaire! (*Aux jeunes filles.*) Voilà les maris que monseigneur vous destine. (*Aux vieux.*) Approchez donc, et soyez galans...

LES VIEUX, *s'approchant.*

AIR de *Campra.*

Venez, venez, jeunes bergères;
Venez sous ces ormeaux...

LISE, *riant.*

Voilà les maris que l'on veut nous donner.

CLAUDINE, *riant.*

J'n'en voulons pas.

BABET.

J'aimons mieux rester filles.

FANCHETTE.

Mon dieu oui, si ça s'peut!... (*Elles éclatent de rire.*)

LISE.

Sauvons-nous! (*Elles s'enfuient.*)

S C E N E X I X.

LE MAGISTER, LES QUATRE VIEUX.

THIBAULT.

Dites donc, magister, comme elles nous campent là!

LE MAGISTER, *en colère.*

Voilà comme vous leur plaisez.... Voilà comme vous obéissez à Monseigneur....

PIERROT.

C'était bien la peine de se faire beau.

LE MAGISTER.

Vous plaisantez, Pierrot....

LUBIN.

V'là le repas de noces flambé.

MATHURIN.

C'est la dot que je regrette.

THIBAULT.

Allons, Pierrot, viens-t'en!

LE MAGISTER.

Non, du tout, restez là tous les quatre. Il me faut ma fête, mes quatre mariages, monseigneur y compte, et vous allez avoir la bonté de vous raccommo-der avec vos an-ciennes !

PIERROT.

Eh mais ! M. le magister....

LE MAGISTER.

Eh mais ! pas de raisons.... qu'on se raccommode, et qu'on se taise.... Voilà justement mes Rosières.... Il faut que je les prévienne. (*A part.*) Ménageons leur sensibilité.

S C E N E X X.

LES MEMES. LES QUATRE VIEILLES FILLES.

(*Elles sont vêtues en rosières, tout en blanc, avec des couronnes de roses blanches.*)

LE MAGISTER, *allant au-devant d'elles.*

(*Haut.*) Mes bonnes petites, baissez les yeux. Je dois vous dire qu'il y du changement. Depuis qu'ils vous ont vues, nos jeunes gens ne veulent plus entendre parler de mariage ; mais nous dirons à cela, nous avons toujours notre rose, il nous faut une dot ; voilà vos anciens, raccommodez-vous, et vivez en bonne intelligence.

GOTHON.

Ciel...! nous ne ferons certainement point le premier pas..

LE MAGISTER.

Pourquoi?... le premier pas se fait sans qu'on y pense.... Voulez-vous un subterfuge?... ayez l'air de chanter sans les voir....

CATEAU.

Je ne chanterai pas !

LE MAGISTER.

Eh bien ! ne chantez pas, Cateau. Gothon, vous qui avez encore la voix fraîche, chantez quelque petite chose !

GOTHON.

Vous faites de moi tout ce que vous voulez.... (*Elle chante.*)

J'avais égaré mon fuseau,
Je le cherchais sur la fougère..

LE MAGISTER.

(*Aux hommes.*) Elles cherchent leur fuseau, voilà le moment de vous montrer ; chantez donc aussi quelque chose.

LES VIEUX, *chantant.*

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien ?....

PIERROT, *bas au Magister.*

Toucherons-nous la dot ?...

LE MAGISTER.

Sans doute, allez en avant, allez !

DIALOGUE EN CHANT,

Imité de Blaise et Babet.

LE MAGISTER, *aux Femmes.*

Faites un pas.

LES VIEILLES.

Nous n'y voulons pas.

LE MAGISTER, *aux Hommes.*

Faites up pas.

LES VIEUX.

Nous n'osons pas.

LE MAGISTER, *aux Hommes.*

Vous devez être raisonnables.

Aux Femmes.

Soyez aimables.

Aux Hommes.

Soyez traitables.

LES VIEILLES.

Nous n'y pouvons pas.

LES VIEUX.

Nous n'y pouvons pas.

LE MAGISTER, *aux Hommes.*

A perdre la dot on s'expose.

Aux Femmes.

N'oubliez pas l'intérêt de la rose.

(*Les deux groupes se rapprochent.*)

LE MAGISTER.

LE MAGISTER, *à part.*

Il est temp d'avertir monseigneur. (*Il s'éloigne.*)

LES VIEILLES, *minaudant.*

Quoi ! trente ans (*bis.*) boudier vos bergères,
Ainsi les abandonner,
Les chagriner ! (*bis.*)

LES VIEUX, *calinant.*

Nous avions tort (*bis.*), trop adorables rosières ;
Nous avons pu déraisonner ;
Il faut nous pardonner.

LES VIEILLES.

Vous pardonner !

LES VIEUX.

Nous pardonner !

} (*bis.*)

(*Ils se retournent et se regardent tendrement ; le magister paraît à la tête de tout le village qui les entoure en chantant.*)

SCENE XXI ET DERNIERE.

LES MEMES, TOUT LE VILLAGE, ensuite LE SEIGNEUR
ET LES QUATRE JEUNES GENS.

CHŒUR.

AIR : *Honneur à la musique.*

Chantons dans notre ivresse
Les Rosièr's de céans ;
Le prix de la sagesse
Leur est dû d'puis long-temps.

LE SEIGNEUR, *voyant les vieilles Rosières.*

Eh bien, qu'est-ce que cela ?

LE MAGISTER,

Vous le voyez, monseigneur, jouissez de la vue des heureux que vous avez faits.

LE SEIGNEUR.

Mais il y a ici du quiproquo.

C

34. LES CI-DEVANT ROSIÈRES,

AIR : *Vaudeville des Filles à marier.*

Vraiment, cela me passe,
Me plaisanteriez-vous ?
Expâquez-vous, de grâce !

LE MAGISTER.

Mais ce sont nos époux.

LE SEIGNEUR.

Où sont ces jeunes filles
A qui j'ai parlé là ?
Elles étaient gentilles....

LES QUATRE JEUNES FILLES.

(*Elles sortent de la foule et se placent devant les Vieilles en chantant*)

Nous voilà ! nous voilà !

LE SEIGNEUR.

Elles sont bien gentilles !

LES JEUNES FILLES.

Nous voilà ! nous voilà !

LE SEIGNEUR.

Que vois-je ?

(*Même air.*)

Quelles sont ces folies ?
Je plains mes étourdis.
Quoi ! ces filles jolies
N'auraient pas de maris ?....
Je n'y puis rien comprendre....
Encor s'ils étaient là,
On pourrait mieux s'entendre.

LES QUATRE JEUNES GENS *accourent et se placent devant les vieux.*

Nous voilà ! nous voilà !

LE SEIGNEUR.

Nous pouvons nous entendre.

LES QUATRE JEUNES GENS.

Nous voilà ! nous voilà !

Ah ! monseigneur, voilà ce qu'il nous faut !

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure, au moins.... Ces dames sont donc les mères ?...

CATEAU.

Des mères !.... Nous sommes des demoiselles.

GOTHON.

Et Rosières.

MARGOT.

Depuis trente ans !...

LE MAGISTER.

Eh sans doute, monseigneur, je leur ai signé moi-même le certificat, *in tempore et loco*.

LE SEIGNEUR.

Je vous crois, magister, et je rends hommage à la vertu de ces dames ; mais ce sont de nouvelles Rosières que je vous demandais?....

LE MAGISTER.

Que monseigneur ne s'expliquait-il ? j'ai cru que c'était la même chose pour lui ; mais si monseigneur en veut de nouvelles ... Il n'y a qu'un mot à dire, et ces quatre jeunes filles ont les qualités requises.... D'abord, mademoiselle Lise est une petite espiègle ; mais ça n'ôte rien aux qualités du cœur ; (*Lise fait la révérence*) Claudine est une petite réjouie..... Mais les mœurs sont là.... Quant aux deux autres, c'est du gentil.... et je vous les garantis.

LE SEIGNEUR.

Voilà donc mes Rosières. Jeunes gens, qu'en dites-vous ?

LES JEUNES GENS.

Ah ! Monseigneur !

LE MAGISTER.

Ah ça ! Monseigneur... Il serait à propos que nous statuassions sur ce que nous allons faire de ces bonnes demoiselles ? Si nous en faisons des archi-Rosières ? Hum ! qu'en dites-vous ?

LE SEIGNEUR, *riant*.

Je le veux bien, et je n'oublierai pas la dot.

LE MAGISTER.

Et les intérêts de trente ans ? monseigneur....

LE SEIGNEUR.

Seront payés scrupuleusement.

LE MAGISTER, *aux Vieilles*.

Vous entendez.... Epousez vos vieux galans, vous êtes certaines de vos arriérés.

(*Les quatre Vieux vont prendre le bras des quatre Vieilles,*

les quatre Jeunes Gens vont prendre le bras des quatre Jeunes Filles; le seigneur et le magister restent au milieu des deux groupes.)

CHŒUR.

AIR : *De la Parisienne.* (Contredanse.)

Beaux jours de l'innocence,
Vous allez (*bis.*) revenir;
Les Roses, dans la France,
Doivent toujours fleurir.

LE MAGISTER, *au Public.*

AIR : *Du Pot de fleurs.*

Je ne dissimulerai guères
Ce qui rassure les auteurs;
Si vous faisiez tomber nos huit Rosières,
Ce serait un outrage aux mœurs;
Mais je lis, dans votre pensée,....
Chacun ici se dit à part :
Soutenons-les; il faut que tôt ou tard
La vertu soit récompensée.

CHŒUR.

Beaux jours de l'innocence, etc.

20 JY 63